

Université de Franche-Comté

U.F.R. Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société

EA 3224 - « LITTÉRATURE ET HISTOIRE DES PAYS DE LANGUES
EUROPEENNES »

APPEL A COMMUNICATION

JOURNEE D'ETUDE - 28 MAI 2010

Dans le cadre de son pôle « Poétiques européennes », l'équipe d'accueil « LHPLE » (EA 3224)

organise une journée d'étude sur le thème :

TRADUIRE-ECRIRE

« Aucun problème n'est aussi consubstantiel aux lettres et à leur modeste mystère que celui que propose une traduction » (Borges). La réflexion théorique sur l'acte de traduire (la littérature) n'a pas attendu le XX^{ème} siècle pour faire entendre ses interrogations. Mais avant de se constituer autour d'une « traductologie », elle sera d'abord fécondée par la linguistique moderne et par la définition du langage et du signe à deux faces, avant de s'émanciper (partiellement) de l'âge des « stylistiques comparées » : « la traduction littéraire n'est pas une opération linguistique, c'est une opération littéraire » (E. Cary). Depuis s'est affirmée l'idée que toute pratique de la traduction suppose, le plus souvent non formulée, une théorie plurielle, sans doute variable en fonction de l'objet : théorie de la langue, de la littérature, du traduire. En proposant une journée consacrée à la traduction comme lieu empirique de création, notre pôle de recherche affirme donc son identité et son ambition : étudier la littérature dans ses liens constitutifs avec la langue : le traduire comme élément d'une poétique. La journée accueillera dans sa réflexion, en les réunissant sans chercher à les confondre, les trois principaux types d'expérience qui s'offrent d'emblée à l'observation : celle, générique, du traducteur (littéraire), qui englobe la pratique spécifique de l'écrivain-traducteur, et celle du lecteur ou critique. A l'écart d'une perspective évaluative (la traduction comme économie de la perte), préférant considérer une activité et non un résultat, la réflexion devra néanmoins prendre place au sein de la longue histoire des traductions, cofondatrice d'une histoire européenne, et des débats, le plus souvent rétrospectifs, qu'elles susciteront (autour, en gros, des alternatives entre les modèles « cibliste » et « sourcier », autour du couple de l'« esprit » et de la « lettre »). En effet, toute activité traductrice est d'abord à regarder dans son historicité qui la fait dépendre d'une époque et de son horizon, et, retraductrice, d'une chaîne illimitée de « versions » superposées qui s'entreglosent. Enfin,

tout en réservant au domaine poétique un sort et un accent particuliers, la réflexion adoptera pour cette première journée une position transgénérique.

On peut aborder le traduire du côté du défi, et poser l'intraduisibilité de la langue (qui, de son « épaisseur », informe la pensée), et singulièrement de l'écriture littéraire. « Dire quasi la stessa cosa » (U. Eco). Partir de ce « presque » et le concevoir comme ce qui ouvre l'espace d'une production qui transcende sa « défektivité » (A. Berman), comme ce qui fonde, sans doute, une éthique de la traduction. C'est paradoxalement dans l'« inquiétante étrangeté » du traduire, dans ce « unheimlich » lui-même intraduisible, qu'une « version », aux côtés des autres (dont l'originale), peut conquérir un statut de plein droit. Sous cet angle s'ouvrent alors plusieurs directions possibles. La pratique de la médiation traductrice engendre d'abord une conscience potentialisée de la langue (source ou cible) : la quête de l'« équivalence dans la différence » (Jakobson) fait appréhender la différentialité constitutive de la langue (les « unités différentielles » de Saussure). Pareillement, l'acte même de traduire affecte la conception de la littérature, et pas seulement pour l'écrivain-traducteur ; il serait comme la mise à l'épreuve de la définition de la littérature en tant que confusion d'une idée et d'une forme : la traduction comme « contribution à une pratique théorique de l'homogénéité entre signifiant et signifié » (Meschonnic). On peut alors penser la traduction, forme d'écriture, comme tentative de dépassement des dichotomies traditionnelles (lettre et esprit, style et sens) et, in fine, du dualisme original/traduction, auteur/traducteur.

Il y a lieu - comme le souhaitait H. Meschonnic - de continuer d'explorer cette théorie du traduire qui envisage moins l'objet que le faire, moins un transport qu'une transformation, moins une transparence qu'un décentrement. Le traduire procéderait du langage conçu comme activité en train de se faire, travail, « energieia » (Humboldt), et d'une écriture pratiquée comme dynamique. Si, en tant qu'elle est « détour » (Cassirer), la traduction peut être vue comme emblématique de la production culturelle, c'est que la ré-écriture à la fois révèle et éprouve l'être même de l'écriture en tant que décentrement. Si la traduction est médiation par excellence, c'est qu'elle habite l'instable, et que, des langues, « manque la suprême » (Mallarmé). Soi-même comme un autre.

Date : 28 mai 2010

Lieu : Université de Franche-Comté (Besançon)

Organisation et coordination scientifique : Arnaud Bernadet, Philippe Payen de la Garanderie

Adresses : abernadet@club-internet.fr, ph.payendegaranderie@univ-fcomte.fr